

Critique: Semyon Bychkov et les sœurs Labèque à Genève

Une «Quatrième» de Brahms souveraine

Quel soir! Mardi soir au Victoria Hall de Genève, Semyon Bychkov et l'Orchestre philharmonique de Munich se sont surpassés dans la 4^e Symphonie de Brahms. Le chef d'orchestre russe, naturalisé américain, comprend parfaitement cette musique à laquelle il confère son galbe et sa plénitude. Sans jamais bousculer la phrase, il anime le discours d'une poignée souveraine. De la grande musique allemande, dans le sens noble du terme.

A 60 ans, Semyon Bychkov a atteint une sorte de consécration. Il mène une carrière de chef freelance, après avoir été le directeur musical de l'Orchestre de Paris (1989-1998) et de l'Orchestre symphonique de la WDR de Cologne (1997-2010). Celui qui fut l'élève du célèbre pédagogue Ilya Minin, au début des années 1970 à Leningrad, a eu le cran de quitter l'Union soviétique à 22 ans (je voulais être libre, dit-il). Il a fait carrière aux États-Unis, puis en France, où il s'est lié à la pianiste Katia Labèque, laquelle forme un duo avec sa sœur Marielle. Cette opérette familiale se retrouve à intervalles réguliers pour des concerts, comme récemment encore avec l'Orchestre philharmonique de Vienne, pour

fêter les 60 ans de Bychkov dans la prestigieuse salle du Musikverein.

Cet homme très courtis et généreux envisage son art comme un partage avec les musiciens. Il obtient des sonorités soyeuses des cordes, idéales pour Brahms, Mahler et Strauss, mais aussi une grande précision rythmique de ses musiciens, comme dans les *Symphonic Images* de Gunther Schuller, qui ouvraient le concert.

Ce compositeur américain, âgé de 87 ans, développe un langage au croisement entre le classique et le jazz. Ses *Symphonic Images*, données en création suisse, abondent en rythmes pulsés et syncopés. On y sent l'influence des compositeurs du début du siècle dernier (Stravinski, Debussy, Berg, voire Varèse). Des cuivres lour à tour sourds et corrosifs, des *glissandi* aux cordes (le premier arc), des motifs aigus, très marqués, jaillissent la partition. C'est assez réussi dans le genre, sans pour autant que le contenu soit suffisamment profond et inspiré pour imposer une personnalité éclatante.

Les sœurs Labèque enchaînent avec une œuvre de jeunesse de Mendelssohn. Le *Concerto pour deux pianos en mi majeur* – pas franchement un chef-d'œuvre – regorge de traits pianistiques (arpèges, gammes). Toute la difficulté consiste à rendre cette musique un peu bavarde la plus expressive possible. Les sœurs Labèque y parviennent parfaitement. Elles développent un jeu clair et ciselé, ponctué d'accents beethoveniens (cette dentelle modulatoire en mode mineur dans le mouvement central). Elles romantisent parfois le discours, mais les deux sœurs pianistes et le chef d'orchestre forment un ensemble magnifiquement soudé.

Par comparaison, la 4^e Symphonie de Brahms paraît d'autant plus une œuvre de la maturité. À la fin du premier mouvement, Semyon Bychkov accélère un peu le débit et entraîne ses musiciens dans un débordement de ferveur. Il développe une très belle ligne dans le mouvement lent, entre climats chambristes (cordes soyeuses) et accents symphoniques. Le «Scherzo» est ruilant, puis le final en forme de passacaille déroule ses 31 variations sur une arête admirablement construite. Le mouvement lent de la Symphonie «Réformation» de Mendelssohn apporte une note de mélancolie en guise de bis.

Julian Sykes